

Course manquée. - Saxon

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 37

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :
du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Course manquée. — Saxon.

Depuis plusieurs années déjà, je manifestais le désir, ainsi que quelques amis, de faire, depuis Saxon, l'ascension de la *Pierre-à-Voir*, qui domine fièrement cette localité, et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur les Alpes, notamment sur le Grand-Combin et le Mont-Blanc, qui y apparaissent dans toute leur majesté, de la base au sommet, et comme s'ils n'étaient qu'à une portée de fusil.

Donc, nous nous décidâmes à partir.

Le temps, qui avait été magnifique à Lausanne, dès le matin, devint tout à coup nuageux vers le milieu du jour, c'est-à-dire au moment de notre départ.

— Allez toujours, n'hésitez pas, nous dit un touriste lausannois; nous n'avons pas une goutte de pluie; d'ailleurs, il est un fait bien constaté et presque certain, c'est que lorsque le temps est douteux ou qu'il pleut ici, il fait, en Valais, un soleil resplendissant.

J'y avais déjà été pris trois fois, c'est-à-dire qu'à trois reprises, parti de Lausanne par un temps douteux, j'avais trouvé, en Valais, une pluie tombant dans toutes les règles.

Cependant, toujours trop confiants dans ces dictons populaires qui flattent nos désirs, nous prîmes le train et arrivâmes à Saxon de grand jour encore.

A peine avions-nous soupé, que le ciel du Valais tourna au plus beau noir, et qu'une pluie — excellente pour les campagnes et pour ceux qui n'étaient pas en course — tombait abondamment.

A Lausanne, il faisait à peu près le même temps.

Et de quatre !

Nous sommes donc suffisamment convaincus que la croyance populaire, d'après laquelle le temps serait presque toujours beau en Valais lorsqu'il pleut dans nos contrées, n'est qu'une chanson.

Arrivé à Saxon, je demande à un naturel du pays de m'indiquer un bon hôtel. Il me recommanda chaudement le Grand Hôtel des Bains, le seul de la localité.

Nous fîmes tous la réflexion que le

mouvement extraordinaire qui animait autrefois cet établissement n'existant plus, les rares passants qui s'y aventureraient devaient être singulièrement étonnés. Eh bien, empressons-nous de dire le contraire : nous y avons été très aimablement accueillis et fort bien traités, à tous égards.

Ce n'est cependant pas sans une émotion difficile à décrire que nous pénétrâmes dans la longue avenue qui y conduit, ces lieux rappelant toute une histoire dont nous avions maintes fois entendu raconter les tristes et émouvants épisodes.

Après avoir fait un brin de toilette, si toilette il y a dans un accoutrement de touriste, nous nous fîmes servir de la bière sous les grands arbres, au pied de l'escalier extérieur de l'hôtel.

Puis, nous promenant dans le parc et autour du fameux Casino, qui fit tant de bruit jusqu'en 1877, où il fut fermé, nous ne tardâmes pas à être frappés de l'air d'abandon et de délabrement qui règne un peu partout.

Dans ce parc immense, sillonné de chemins et de sentiers, qui serpentent et se dérobent capricieusement sous les ombrages touffus de nombreux bosquets, tout respire l'isolement. Les sentiers, les pelouses, les promenades ombragées s'y prolongent jusqu'aux bords du Rhône, dont plus d'un malheureux, ruiné à la roulette ou au trente-et-quarante, doit avoir regardé les flots dans une terrible lutte morale.

Il s'est fait, dans les salons aujourd'hui déserts du Casino de Saxon, des fortunes considérables, au profit de joueurs entraînés par une passion dont on ne se corrige guère.

Cet établissement, aujourd'hui fermé et silencieux, a vraiment l'air de pleurer son passé; ses murs, ses vérandas, ses escaliers, ses grands stores verts, semblent se dérober aux regards des promeneurs sous les longues et vigoureuses ramifications de la vigne du Canada et autres plantes grimpances qui les envahissent. Seul l'intérieur est resté dans un parfait état de conservation.

En voyant ce Casino, aujourd'hui si solitaire et délaissé, on a peine à se re-

présenter son animation d'autrefois, ses splendides fêtes de nuit, ses somptueux salons et son théâtre fréquentés par une société élégante, son parc brillamment illuminé et égayé par un excellent orchestre et des feux d'artifice.

La première salle, en entrant, est celle qui servait autrefois de café; les sièges, les petites tables rondes sont encore là. Du café, on passe dans la salle des billards, suivie de celle des *petits chevaux*, qui ne tournent plus aujourd'hui que par la main innocente d'un petit moutard de cinq ou six ans, qui, de l'Hôtel, accompagne volontiers les visiteurs et s'empresse de sauter à la manivelle.

Après, vient la salle de la roulette et du trente-et-quarante, avec son immense table longue entourée de sièges et recouverte d'un tapis vert. Là, on s'arrête un moment, et l'on ne peut s'empêcher de songer à tout l'argent, à toutes les fortunes qui y ont été gaspillées.

L'ameublement est resté ce qu'il était aux plus beaux jours du tripot. Seule, la roulette a été enlevée; on n'a pas voulu laisser là ce témoin d'un passé peu intéressant et pouvant réveiller chez plusieurs d'amers et tristes souvenirs.

En reprenant le grand corridor qui longe le bâtiment, on remarque, à droite, un superbe salon de lecture mis à la disposition des baigneurs et des étrangers en séjour à l'hôtel.

Enfin, s'ouvre à deux battants la salle du théâtre, qui termine la longue rangée des diverses pièces du Casino. Sa scène est charmante, bien aménagée; les loges de côté très coquettement décorées; les grandes draperies et les fauteuils de velours en fort bon état, et les cristaux de son magnifique lustre jettent de tous côtés leurs rayons étincelants. Cette salle a vraiment grand air.

Toutes les pièces du Casino s'ouvrent au levant, sur une grande galerie vitrée, meublée autrefois de sièges moelleux et de plantes d'agrément.

Vous vous demandez sans doute ce que devenaient les pauvres malades, faisant leur cure de bain, au milieu de tout ce beau monde en liesse, jetant à

poignée les louis d'or sur le tapis vert. Hélas ! ils se tenaient humblement à l'écart ; il y avait alors entre le Casino et l'établissement thermal annexé à l'hôtel, la différence qui existe entre un hôpital et un palais en fête. Un malade qui se serait aventuré au Casino avec ses douleurs et sa santé chancelante, aurait été bien vite évincé.

On n'admet pas des malades dans cette pimpante société des bains, au milieu de ces gens qui se font envoyer là par leur médecin sous un prétexte quelconque, et qui se portent à merveille.

Il y a des femmes, entr'autres, qui, pour aller dans une ville d'eaux, se plaignent d'un vague malaise ou de quelque affection nerveuse. C'est de là que sont nées une foule de maladies inconnues autrefois. Les *vapeurs*, par exemple, ne datent que du siècle dernier ; elles ont fait place aux migraines qui, elles-mêmes, ont été détrônées par une maladie nouvelle, l'*anémie du cœur*.

— Où allez-vous cette année ? demandait une jeune veuve à sa voisine.

— A Bade.

— Ah ! que c'est ennuyeux !... Et mon docteur qui m'envoie à Aix !... J'aurais tant aimé avoir votre compagnie.

— Bah ! venez à Bade ; c'est absolument la même chose pour le traitement... Et puis, c'est bien plus gai !

— Il faudrait au moins en informer mon docteur.

— Pas nécessaire, chère enfant ; il ne manque pas de médecins là-bas ; ils trouveront bien le remède à votre mal... C'est donc entendu, n'est-ce pas ? nous partirons la semaine prochaine.

Tels sont les malades du monde élégant qui fréquentent les bains.

Quant à ce qui concerne les bains de Saxon, il est à regretter qu'on ait cherché dans l'exploitation des jeux de hasard un genre de succès qui a forcément éloigné la clientèle sérieuse, car la source thermale, où les baigneurs sont maintenant peu nombreux, aurait pu rendre de très grands services et conserver au loin la réputation qu'elle s'était acquise à l'origine.

C'est en 1839 que les bains de Saxon furent créés dans cette vallée pittoresque et sauvage ; mais depuis longtemps déjà les habitants des villages voisins venaient boire à cette source, riche en iode et en brome, et y amenaient même des moutons atteints de teigne. Toutes les sources de la localité contiennent plus ou moins d'iode, et comme l'iode est un excellent préservatif du goitre, il n'y aurait, assure-t-on, aucun goitreux à Saxon.

« Ce serait donc, dit le docteur Constantin James, à l'absence de ce métal-loïde dans la plupart des cours d'eau qui alimentent les autres parties du Valais,

qu'il faudrait attribuer la fréquence extrême de cette disgracieuse affection chez les indigènes. »

On raconte à ce sujet qu'un enfant d'une localité dont tous les habitants, sans exception, étaient goitreux, rencontra un touriste étranger qui, pour se mettre plus à l'aise, avait ôté sa cravate, montrant ainsi son cou à nu. Vive ment impressionné de ce qu'il ne lui voyait pas de goitre, l'enfant retourna en toute hâte vers sa mère et, du plus loin qu'il l'aperçut : « Maman, lui cria-t-il en riant aux éclats, que c'est drôle ! Un monsieur qui a le cou comme une oie ! — Mon enfant, répliqua sa mère d'un ton sévère, c'est très mal de rire ainsi. On ne doit jamais se moquer de quelqu'un qui n'a pas tous ses membres. »

Mais revenons à nos moutons — pas à ceux qu'on menait boire à la source. — J'ai dit qu'à notre arrivée à l'Hôtel des Bains nous avions pris un verre de bière sous les grands arbres de l'avenue ; mais ce dont je ne vous ai point parlé, c'est de l'infamie légion de moustiques qui s'en donnent à cœur joie dans ces parages et ne vous laissent aucun répit.

On a beau fumer et se débattre, rien ne peut les chasser ; ils se collent sur le visage, sur les mains, dans les cheveux, partout !

Au bout d'une demi-heure, agacés, houpillés, vaccinés par ces horribles bêtes, qui nous mettaient dans l'obligation de nous donner nous-mêmes des gifles pour les écraser en flagrant délit, nous en fîmes nos plaintes au sommelier, qui n'en pouvait mais, et qui nous répondit en riant :

— C'est rien, ça, messieurs, c'était bien pis avant l'assèchement des marais. Il y en avait la moitié plus.

— La moitié plus !... Et comment pouvait-on vivre ici ?... Les croupiers et les joueurs n'en ont pas pris la rage !... Quelle race, et comme la roulette peut rendre la peau dure !

A table d'hôte, toutes les fenêtres restèrent fermées malgré la chaleur de la journée, car, sans cette précaution, impossible de manger tranquillement ; on serait forcé de gesticuler, de se défendre, au risque de blesser ses voisins à coups de fourchette.

Ces détestables volatiles nous viennent, paraît-il, du midi de la France, où ils abondent le long du Rhône. On en est criblé dans les wagons, où ils se font voiturer gratis, et si nous en croyons Jean Frolo, du *Petit Journal*, ce sont les chemins de fer qui les répandent un peu partout.

« Les moustiques du midi, nous dit ce chroniqueur, sont de belle race et malins comme on ne saurait croire. D'ordinaire, ils voltigent autour de la

victime qu'ils ont choisie et cherchent à l'endormir par un petit susurrement de sirène. S'ils s'aperçoivent qu'on surveille leur manège, ils font semblant de n'avoir pas faim et s'en vont battre quelques randonnées au loin pour revenir tôt après et sans bourdonner cette fois. Si on ne les a pas vus à temps, on les sent, mais quand il est trop tard. Ils ont bientôt fait d'enfoncer leur imperceptible dard dans les pores de la peau et d'y déposer une gouttelette de venin en échange de la goutte de sang qu'ils ont sucée. Et ils laissent sur la peau leur carte de visite bien connue, une enflure cuisante qu'on est deux jours à gratter, si l'on n'a pas eu sous la main un flacon d'ammoniaque pour dissoudre le venin de la petite bête. »

Evidemment, les moustiques de Saxon appartiennent à cette race, car ils ne ressemblent en rien à ceux de Lausanne et des environs, qui, en comparaison, sont vraiment de bons enfants ; aussi les appelons-nous *cousins*.

Pour passer la soirée à Saxon, pendant que la pluie continuait de tomber d'une façon désespérante, nous allâmes faire un peu de billard au Casino. Le sommelier nous alluma quatre lampes, dans cette salle où avaient autrefois joué tant d'hommes titrés, tant de riches désœuvrés en quête d'aventures amoureuses, tant de gens, enfin, courant à leur ruine.

Et malgré le contre-temps qui venait déranger nos projets, nous sûmes prendre les choses par le bon côté. Notre partie de billard fut très animée, très joyeuse, plus joyeuse sans doute que celles qui s'y jouèrent avant 1877.

Le lendemain matin, le ciel étant plus barbouillé que jamais, c'est en vain que nous cherchâmes des yeux, et le nez en l'air, la montagne choisie pour but de notre course et que nous avions contemplée avec tant de plaisir la veille, quelques minutes avant d'arriver à Saxon.

Il paraît, dit philosophiquement l'un d'entre nous, que ce n'est pas une pierre à voir. Rentrons chez nous.

L. M.

L'Académie française pendant les chaleurs.

Une bonne place à prendre par ces chaleurs excessives où l'on désire s'agiter le moins possible, c'est celle de l'un des académiciens qui se livrent « au travail de révision du dictionnaire » tous les jeudis.

L'autre jour, ils étaient, non pas quarante, mais sept membres de l'Institut présents à la séance hebdomadaire, M. Joseph Bertrand présidait.